Dimanche 22 novembre 2026
La Cité éternelle

Prédication du jour

Apocalypse 21,1-7 :
21 [1]Alors je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. [2]Et je vis descendre du ciel, d'auprès de Dieu, la ville sainte, la Jérusalem nouvelle, prête comme une mariée qui s'est parée pour son mari. [3]J'entendis du trône une voix forte qui disait :
La demeure de Dieu est avec les humains ! Il aura sa demeure avec eux, ils seront ses peuples, et lui-même, qui est Dieu avec eux, sera leur Dieu. [4]Il essuiera toute larme de leurs yeux, la mort ne sera plus, et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur, car les premières choses ont disparu.

[5]Celui qui était assis sur le trône dit : De tout je fais du nouveau. Et il dit : Ecris, car ces paroles sont certaines et vraies. [6]Il me dit : C'est fait ! C'est moi qui suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. A celui qui a soif, je donnerai de la source de l'eau de la vie, gratuitement. [7]Tel sera l'héritage du vainqueur ; je serai son Dieu, et lui sera mon fils.

Chères familles, chère communauté,

Si je vous demandais ce matin, sans réfléchir, de choisir un mot pour dire dans quel état d'esprit vous regardez l'avenir, lequel choisiriez-vous ?

Des instituts de sondage (dont la Fondation Jean Jaurès) ont posé la question cet automne. Près de six français sur dix répondent « l'inquiétude », et moins de deux sur dix répondent « l'espoir ». Chez les jeunes, ce n'est guère mieux. Et pourtant, ces mêmes jeunes disent en majorité que leur vie à eux va plutôt bien. Autrement dit : ma maison tient debout, mais le toit du monde me paraît fragile.
Je ne crois pas que nous soyons très différents, dans cette assemblée. Chacun ici porte sa petite part d'inquiétude. Et certains la portent aujourd'hui plus lourdement que d'autres, parce qu'il y a, dans cette année qui s'achève, une chaise vide à la table, ou un berceau qui change tout, ou un « oui » dit devant Dieu dont on espère qu'il durera toujours.

Et voilà que la Bible, ce dimanche, nous donne comme mot d'ordre : « Que vos reins soient ceints et vos lampes allumées. » Il ne dit pas : « Ne vous inquiétez pas. » Ni : « Tout ira bien. » Mais : tenez-vous prêts. Gardez la lumière.
Qu'est-ce que cela veut dire, tenir sa lampe allumée, quand on est inquiet ? C'est la question que je voudrais poser avec vous ce matin, en nous laissant guider par un texte étrange, extrait du dernier livre de la Bible.

Le livre de l'Apocalypse a mauvaise réputation. On y entend « fin du monde », « catastrophes », « bêtes monstrueuses ». Bref, de quoi ajouter de l'inquiétude à l'inquiétude pour bien des lecteurs.
Or ce livre a été écrit par un homme qui était lui-même exilé, sur l'île de Patmos, pour des communautés fatiguées, sous la pression d'un pouvoir qui se prenait pour dieu. Et ce que Jean veut dire à ces gens-là, ce n'est pas : « Préparez-vous au pire. » C'est : « Tenez bon, parce que Dieu a le dernier mot, et ce dernier mot n'est pas la destruction. »

Écoutons comment il commence sa grande vision finale : « Je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle. [...] Et la mer n'était plus. »

Dimanche 22 novembre 2026
La Cité éternelle

La mer. Pour nous, la mer est un lieu de vacances. Pour un homme enfermé sur une île, la mer, c'est ce qui sépare. C'est ce qui l'empêche de rentrer chez lui, d'embrasser les siens. Dans la Bible, la mer est aussi le symbole de tout ce qui nous engloutit. Et Jean dit : un jour, il n'y aura plus de mer entre nous et ceux que nous aimons. Plus de mer entre nous et Dieu.

Puis il voit une ville qui descend. Remarquez-le : elle descend. Nous, nous avons souvent imaginé le salut comme une montée, un grand départ vers le haut, loin de cette terre qui nous pèse. Jean voit l'inverse. Ce n'est pas nous qui partons rejoindre Dieu. C'est Dieu qui vient s'installer chez nous.

Et il entend une voix : « Voici la demeure de Dieu avec les hommes. » Le mot que Jean utilise, en grec, veut dire littéralement : la tente. Dieu dresse sa tente parmi nous. Ceux qui connaissent l'Évangile de Jean reconnaissent la phrase : « La Parole s'est faite chair, et elle a dressé sa tente parmi nous. » C'est le même Dieu, le même geste. Dieu ne reste pas à l'abri dans son ciel, il plante sa tente à côté de la nôtre. Il campe avec nous.

Alors, je voudrais que nous regardions ensemble l'année qui vient de s'écouler à la lumière de ce chapitre. Car en réalité, ce que nous faisons ce matin n'est pas un rappel administratif des casuels. C'est un rappel de ces moments où, nous avons touché du doigt, concrètement, cette tente de Dieu.

Premier geste : l'eau. Cette année, des enfants ont été baptisés dans notre communauté. Et voici ce que dit la voix, au verset 6 : « À celui qui a soif, je donnerai de la source de l'eau de la vie, gratuitement. » Gratuitement ! Le mot grec dit : sans qu'on ait rien à payer, sans qu'on ait rien mérité. Un enfant que l'on baptise n'a rien fait pour cela, souvent, il n'a même pas encore dit un mot. Et pourtant, on verse l'eau sur son front et on lui dit : tu es reçu, tu es aimé, avant même de savoir qui tu seras. Voilà une façon de tenir sa lampe allumée : dire à un petit d'homme et de femme que le monde dans lequel il arrive n'est pas définitivement fermé. Le prophète Ésaïe le disait : les enfants ne naîtront plus pour l'épouvante. Ils naîtront pour la bénédiction.

Deuxième geste : les noces. Cette année, des couples se sont dit oui devant Dieu. Et Jean voit la ville sainte « prête comme une épouse parée pour son époux ». Dans la Bible, le plus grand mystère de Dieu se raconte avec le vocabulaire le plus humain qui soit : un mariage. Une fête, un repas, des invités, de la joie. Dieu ne s'est pas contenté de nous donner des commandements, il a voulu nous faire entrer dans une fête. Rendez-vous compte : ceux qui se marient, avec leurs maladresses, tout comme leurs promesses courageuses, vivent, une fois dans leur vie, une petite répétition générale de ce festin.

Troisième geste : les larmes. Cette année, des familles ont aussi accompagné quelqu'un jusqu'au bout. Et pour elles, le texte garde son geste le plus tendre : « Dieu essuiera toute larme de leurs yeux. » Le verbe grec utilisé ici veut aussi dire : effacer. Comme on efface une dette, comme on efface un tableau pour pouvoir écrire de nouveau. Dieu ne dit pas : « Ne pleurez pas. » Il ne dit pas non plus : « Ce n'est rien. » Il s'approche, et lui-même passe sa main sur nos joues. Et il ajoute : « La mort ne sera plus. Ni deuil, ni cri, ni douleur. Car les premières choses ont disparu. »

L'eau, l'alliance, l'adieu. Trois gestes d'une même année. Et à travers eux, un même mouvement : Dieu vient habiter chez nous.

Mais vous me direz peut-être : c'est bien beau tout ça… seulement la ville qui descend, je ne l'ai pas encore vue. Les larmes, on me les a séchées un jour, mais elles reviennent. En attendant, comment vit-on ?

C'est là que l'évangile de ce dimanche intervient, avec la parabole des dix jeunes filles qui attendent l'époux. Cette histoire nous dérange souvent un peu. Mais regardez ce qu'elle dit d'abord, avant même de nous embarrasser : toutes les dix s'endorment. Les sages comme les folles. Veiller, ce n'est donc pas rester éveillé à tout prix, comme si la foi demandait une vigilance de sentinelle épuisée. Toutes ont sommeil, toutes sont fatiguées par l'attente. La différence se joue ailleurs : certaines avaient pris de quoi tenir dans la durée : de l'huile.

Qu'est-ce que c'est, pour vous, cette huile ? Il n'y a pas de réponse toute faite. Pour certains, c'est la prière du soir, même brève. Pour d'autres, c'est le visage d'un ami qui rend visite au bon moment. Ou une phrase de la Bible que l'on a gardée en tête depuis l'enfance. Ou simplement le culte du dimanche, ce rendez-vous où l'on vient remettre un peu d'huile dans sa lampe. Ce n'est pas spectaculaire. Mais quand l'attente est longue, c'est la petite réserve qui fait la différence.

Et Jésus, en Luc, ajoute une image : « Que vos reins soient ceints. » À l'époque, on portait des robes longues. Pour courir, pour servir, pour travailler, on les relevait et on les serrait dans la ceinture. Avoir les reins ceints, c'est être prêt à bouger, prêt à servir. Pas prêt à fuir. Prêt à se mettre au service. Voilà comment attendre : pas en regardant le ciel avec anxiété, ou devant tenir ses vêtements pour courir, mais en gardant les mains disponibles. Disponibles pour accueillir un enfant. Pour tenir la main d'un mourant. Pour préparer une fête.

Et regardez, dans notre texte, ce que fait l'ange avec son roseau d'or : il mesure la ville. Il la mesure ! Cette espérance-là n'est pas un brouillard. Elle a des dimensions, des portes, des murs, des fondations. Elle est habitable. Comme si Dieu disait : « Ce que je vous promets, ce n'est pas un rêve vague, c'est une maison précise, et j'en connais chaque mètre. »

Alors, dans un instant, nous allons faire un geste. Les familles seront invitées à s'avancer, pour déposer sur l'Arbre de vie de notre paroisse un nom : celui d'un enfant baptisé, d'un couple uni, d'un défunt. Une feuille, une fleur, un bourgeon.

Je ne voudrais pas que ce soit un simple rituel, ou une jolie décoration. Je voudrais que vous y voyiez ceci : un arbre, ce n'est pas une collection d'étapes séparées. Le bourgeon et la feuille sont sur la même branche. Le bourgeon de cette année s'accrochera là où, l'an dernier, il y avait une autre feuille. Ce que notre paroisse vit, ce n'est pas une succession de naissances, de mariages et d'enterrements. C'est un seul arbre, une seule vie qui circule. Un arbre dont les racines puisent la sève en Dieu.

Et savez-vous que, dans le texte de l'Apocalypse, juste après celui que nous avons lu, au chapitre 22, Jean voit lui aussi un arbre de vie, planté de part et d'autre du fleuve de l'eau de la vie, et dont les feuilles servent à la guérison des nations ? La Bible commence par un arbre de vie dans un jardin, elle finit par un arbre de vie dans une ville. Entre les deux, il y a toute notre histoire, avec ses larmes et ses joies. Mais le début et la fin se répondent.

Dimanche 22 novembre 2026
La Cité éternelle



L'arbre de vie de Gustav Klimt (1909)

Cette année encore, nombre d'entre nous vont accrocher quelque chose à cet arbre. Une joie. Un chagrin. Un nouveau-né. Un nom qui manque. Et ce matin, nous venons dire ensemble : cet arbre n'est pas planté dans le vide. Il est planté près du fleuve. Il est planté sous la tente de Dieu.

Alors, la lampe allumée, ce n'est pas pour se rassurer. C'est pour se reconnaître. Pour que, dans l'obscurité, quelqu'un puisse nous voir venir de loin et se dire : ceux-là attendent quelqu'un. Et il y a en effet un visage derrière cette lumière. « Voici, je fais toutes choses nouvelles. » Amen.

Pasteur Thierry Larcher

Mot d'ordre de la semaine :
« Tenez-vous prêts, avec la ceinture serrée autour de la taille et vos lampes allumées. » (Lc 12,35)

À la première lecture, on entend presque une consigne de sentinelle : ne pas relâcher, ne pas s'endormir, ne pas se laisser surprendre. Quand on est déjà fatigué, cela pèse un peu. Mais regardons les deux images que choisit Jésus. Une ceinture et une lampe. Ni arme, ni rempart. Une ceinture pour relever sa robe et se mettre au service, une lampe pour que la maison ne reste pas dans le noir.
Être prêt, ce n'est donc pas d'abord être inquiet. C'est être disponible : avoir les mains libres, et une petite lumière qui tient. Rien de spectaculaire, mais assez pour que celui qui rentre de loin trouve une porte ouverte et quelqu'un qui l'attend.
Cette semaine, deux questions toutes simples. Qu'est-ce qui, chez moi, tient la lampe allumée ? Et pour qui ai-je besoin de me ceindre, c'est-à-dire de libérer mes mains ?